

## D'UNE LITTÉRATURE DEUX AUTRES

[Vic Nachtergael](#)

Klincksieck | « Revue de littérature comparée »

2001/3 n ° 299 | pages 363 à 377

ISSN 0035-1466

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

<https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-3-page-363.htm>

---

Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

© Klincksieck. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## D'UNE LITTÉRATURE DEUX AUTRES

Il fut un temps où l'union faisait la force de la Belgique. En 1830, on pouvait avoir l'impression que l'unité politique du jeune pays allait trouver un appui solide dans une culture et une littérature exclusivement francophones, communes tant aux Flamands du Nord qu'aux Wallons du Sud. Mais il faudra reconnaître que, s'il reste à la Belgique d'aujourd'hui quelque force, elle réside plutôt dans la diversité de ses composantes culturelles. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les lettres françaises occupaient pratiquement seules le terrain littéraire belge, alors que, de nos jours, nous trouvons deux littératures autonomes, florissant chacune dans un territoire culturel spécifique. En l'espace d'un bon siècle et demi, le rapport de forces entre ces cultures et ces littératures s'est donc profondément modifié. L'émergence tardive d'une littérature « nouvelle » – la néerlandophone – en étonnera plus d'un. A-t-elle surgi *ex nihilo* ? Quelles circonstances l'ont favorisée ? Et quels rapports ces deux littératures ont-elles entretenus depuis lors, à travers un bon siècle et demi d'histoire, avant d'aller chacune leur chemin ?

L'émergence des lettres néerlandophones sur le territoire belge n'est pas un phénomène récent. Si on les connaît peu, c'est à cause du déclin économique et culturel dans lequel les Pays-Bas du Sud ont végété durant des siècles. Jusqu'au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, l'activité littéraire en néerlandais avait consisté essentiellement en œuvres pieuses et apologétiques soutenant la Contre-Réforme et en exercices de virtuosité stylistique dans les Chambres de Rhétorique. Mais, coupées depuis des siècles d'avec les Pays-Bas du Nord, ces lettres étaient sur le point de mourir d'anémie. Ce n'est qu'après 1830 que, contre toute attente, elles refirent surface. L'histoire explique donc dans une large mesure la méconnaissance tenace à l'égard des lettres néerlandophones de Belgique.

La relative faiblesse de la culture et de la littérature néerlandophones sur le territoire belge explique sans doute pourquoi à l'étranger et en France en particulier on ignore à peu près tout de la coexistence plusieurs fois séculaire de deux littératures en Belgique. Pourtant, depuis 1815 déjà, lorsque le Congrès de Vienne rattacha les Pays-Bas du Sud aux Pays-Bas du Nord, et surtout depuis 1830, date à laquelle la Belgique trouva son indépendance, la situation des lettres néerlandophones a bien changé. Si l'ignorance sur les rapports qu'ont entretenus nos deux littératures nationales perdure jusqu'aujourd'hui, la faute en incombe largement aux historiens belges des lettres françaises : longtemps ils ont ignoré – ou feint d'ignorer – la présence d'une littérature non francophone dans le pays. Un exemple : l'un des ouvrages majeurs sur les lettres françaises de Belgique, publié il y a environ cinquante ans, s'intitule *Le Mouvement romantique en Belgique (1815-1850)*. Or, l'auteur, Gustave Charlier, réussit le tour de force d'expédier toute la littérature néerlandaise de ce pays en un seul paragraphe de vingt lignes. Encore ces lignes sont-elles consacrées à des auteurs hollandais, traduits en français<sup>1</sup> ! On excusera peut-être l'auteur en objectant qu'à l'époque du romantisme, la seule littérature digne de ce nom en Belgique était celle en français. Ce serait ignorer purement et simplement le réveil d'une littérature en néerlandais, produit typique de l'engouement... romantique pour le retour aux anciennes cultures ! Cette réduction brutale du « Mouvement romantique en Belgique » au seul mouvement romantique « francophone » fait sans doute tort aux lettres néerlandophones et au phénomène curieux de leur renaissance spectaculaire. Mais en outre, ce faisant, G. Charlier passe à côté d'une constatation capitale pour son propos : à savoir qu'à l'époque romantique, la Belgique connaissait en fait deux littératures, mais animées par un même patriotisme et inspirées d'un même modèle, le modèle français. En un sens, l'auteur a manqué l'occasion d'affirmer à juste titre que la Belgique romantique connaît une seule et unique littérature, mais en deux langues !

Depuis, le comparatisme moderne a souligné qu'on ne peut décrire correctement une culture ou une littérature donnée en vase clos : il faut déterminer les rapports multiples et variables qu'elle entretient avec les cultures et les littératures plus ou moins proches. Dans un article important sur le sujet, José Lambert fait cette remarque judicieuse : « Ni en termes de nations ni en termes de langues, les littératures ne constituent des systèmes de communication homogènes ou clos, et l'interaction

---

1. Gustave Charlier, *Le Mouvement romantique en Belgique*, 1815-1850, deux vol. : I. *La Bataille romantique*, 423 p., 1948 ; II. *Vers un romantisme national*, 544 p., Bruxelles, Palais des Académies, 1959.

avec d'autres types de communication (littéraire), d'origine locale ou d'origine internationale, se produit à *tout moment.* »<sup>2</sup>

L'interaction culturelle et littéraire est un fait universel, qui se produit partout et toujours, mais très certainement dans un pays aussi composite que la Belgique. On peut donc s'attendre à ce que les rapports entre les littératures francophone et néerlandophone en Belgique aient passablement évolué depuis 1830, tant à la suite de transformations internes dans le pays, dues à l'évolution des conditions politiques et socio-culturelles, qu'à la suite d'influences venues d'ailleurs.

## 1. Les années 1830-1870/80

Revenons un instant à la situation politique et culturelle lors de la naissance de l'État belge. En 1815, après la défaite de Napoléon à Waterloo, le Congrès de Vienne prétendit rétablir les anciennes Dix-Sept Provinces. C'était ignorer que le fossé était devenu trop profond entre les provinces du nord, autonomes depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, et les provinces du sud, restées sous les jougs successifs de suzerains espagnols, autrichiens et français. D'une part, les Pays-Bas formaient un État indépendant, d'obédience calviniste et en plein essor économique, d'autre part, la future Belgique, d'obédience catholique, soumise depuis des siècles à des maîtres étrangers, souffrait d'un déclin économique prolongé. Advint donc en 1830 une mini-révolution qui chassa le Hollandais. Mais attention : la Belgique qui se constitue alors est francophone, mais non francophile !

Francophone, elle l'est par sa Constitution, rédigée uniquement en français, par son administration et son enseignement qui ne se servent que du français, par la justice rendue exclusivement en français, etc. D'ailleurs, on comprend facilement nos ancêtres : le prestige culturel et politique de cette langue, depuis le Siècle des Lumières et la Révolution de 1789, était irrésistible. Un petit pays tout jeune, partiellement francophone depuis toujours, ne pouvait pas ne pas recourir à cette langue du grand voisin. Il faut reconnaître, d'autre part, que le néerlandais à cette époque n'était pas encore vraiment standardisé, certainement pas dans les provinces flamandes, ce qui le rendait inapte à l'organisation d'un État moderne.

Mais francophile, non, le jeune État ne l'était pas ! Là encore, on le comprend. Pour légitimer l'indépendance d'un État francophone, il fallut

2. José Lambert, « À la recherche de cartes mondiales des littératures », in *Semper aliquid novi*. Mélanges offerts à A. Girard, J. Riesz et A. Richard éd., Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1990, p. 109-121.

justement insister sur les différences profondes qui séparaient la Belgique, bien que francophone aussi, de la France. Or, quel élément pouvait mieux justifier l'autonomie du jeune État que la présence de l'ancienne culture flamande ! Aussi, pendant plusieurs décennies, la Belgique officielle s'est-elle présentée comme le digne successeur du comté de Flandre médiéval, au passé culturel glorieux. Le romantisme aidant, elle se targuait des Primitifs flamands, des polyphonistes flamands<sup>3</sup> et de la culture populaire flamande. Mais, en dehors de ces considérations d'ordre plus ou moins mythique, la Belgique avait aussi des raisons plus pragmatiques de se méfier de la France. Ce grand voisin n'apparaissait-il pas, depuis 1789, aux yeux de beaucoup de Belges, comme un État républicain, c'est-à-dire laïque et « pervers » ? De surcroît, les velléités annexionnistes de la France étaient bien connues et justifiaient une attitude très réservée chez nos dirigeants d'alors.

Cet état de choses explique pourquoi on trouve, dans les premières décennies de la Belgique indépendante, une littérature maniant essentiellement le français, pratiquant les genres à la mode en France tel le roman historique, mais s'inspirant de thèmes flamands ! Notons au passage qu'aux yeux des Belges d'aujourd'hui, cette situation paraît paradoxalement, voire incompréhensible. D'une part, les francophones s'étonnent de voir que leurs auteurs ont pu choisir systématiquement une matière flamande, alors que d'autre part, les néerlandophones ne comprennent plus comment un grand nombre de leurs ancêtres ont pu opter pour le français.

Toutefois, la chose la plus étonnante ne me semble pas être le choix de la langue, mais la présence d'une thématique unique dans les deux langues : la thématique flamande. La vogue du roman historique aidant, nos auteurs – néerlandophones et francophones – se lançaient indifféremment dans la glorification du passé de la Flandre, présentée comme le berceau de la Belgique ! Il suffit de passer en revue les titres des romans parus entre 1830 et 1850, ou mieux encore, de lire les préfaces de ces romans, pour se convaincre de l'omniprésence du thème de la Flandre : les personnages sont flamands, ou règnent sur la Flandre, le décor est flamand, l'enjeu est la Flandre...<sup>4</sup> En d'autres mots, la Flandre médiévale est rêvée comme le berceau de la Belgique actuelle.

---

3. Les peintres et compositeurs dits flamands n'étaient d'ailleurs pas tous des Flamands d'origine, ce qui montre qu'à l'époque on se servait volontiers du qualificatif "flamand" comme label de qualité.

4. Il suffira de consulter dans *Les Lettres françaises de Belgique*, tome I, Le roman, Duculot, 1988, les résumés des ouvrages tels que : Henri Moke, *Le Gueux de mer ou la Belgique sous le duc d'Albe* (1827) et la suite *Le Gueux des bois ou Les patriotes belges* (1828), titres qui confient la défense de la Belgique aux gueux de Flandre, *Philippine de Flandre* (1830), *Hermann ou la civilisation et la barbarie* (1832), *Le Greffier de Boschem* (1858) ; Jules baron de Saint-Genois, *Hembysse, histoire gantoise* (1835), *Le Château de Wildenborg ou les mutinés d'Ostende* (1846) ;

Nous devrons nous contenter de deux exemples. Un auteur « wallon », Maurice-Augustin Maurage, né à Mons, donne pour titre à un de ses romans le surnom de Jacob van Artevelde, le célèbre chef de la révolte des Gantois contre l'Angleterre : *Le Ruwart. Chronique flamande du XIII<sup>e</sup> siècle* (1857). Pourquoi ressusciter cet illustre ancêtre ? Parce que, à ses yeux, les Flamands de cette époque lointaine sont les meilleurs garants de l'autonomie actuelle de la patrie belge : « Honneur à vous, Flamands de cet âge glorieux ! Vos tombes sont à jamais sacrées, et vos ombres planeront éternellement dans le ciel de la patrie pour nous inspirer la force et le courage de la défendre ». Inversement, un auteur flamand, Jules baron de Saint-Genois, Gantois, recourt au français pour raconter une *Histoire gantoise de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*<sup>5</sup> (1835). Le récit glorifie la volonté farouche d'indépendance de cette ville flamande face à Philippe II, le roi espagnol : la valeur d'exemple pour les Belges du XIX<sup>e</sup> siècle va de soi.

À la même époque, certains Flamands, poussés par le même engouement romantique pour le passé, décident d'écrire en néerlandais. C'est le cas de Henri Conscience<sup>6</sup> qui publie en 1838 son célèbre *Leeuw van Vlaanderen* (Le lion de Flandre), roman historique célébrant la victoire des Flamands sur les troupes de Philippe le Bel lors de la Bataille des éperons d'or en 1302. Rien n'illustre mieux l'importance mythique de cette épopee que la fête que le gouvernement de la Communauté flamande prépare en 2002 pour le huit centième anniversaire de cette victoire, considérée comme l'événement fondateur de la Flandre actuelle. Ce faisant, nos contemporains flamands se méprennent pourtant sur la portée du roman. Comme ses confrères francophones de l'époque, Conscience rappelle le courage des Flamands d'autrefois à défendre leur autonomie, certes, mais en vue de ranimer le patriotisme des Belges (!) de 1838 face aux atteintes éventuelles à leur indépendance !

On pourrait faire les mêmes remarques pour d'autres genres. Les historiographes du XIX<sup>e</sup> siècle recourent majoritairement au français mais s'efforcent eux aussi d'exhiber le glorieux passé flamand. Le premier en date fut sans doute Jules Van Praet, futur secrétaire du

Félix Bogaerts, *Dymphne d'Irlande* (1840) qui débarque à Anvers ; Frédéric-Auguste baron de Reiffenberg, *Le Dimanche. Récits de Marsilius Brunck, docteur en philosophie de l'université de Heidelberg* (1834), dont les récits se déroulent plus en Flandre qu'en Allemagne ; l'un des récits, *Ahasverus*, défend la thèse que le thiouis vaut bien le français ; Jean-Baptiste Coomans, *Richilde. Épisodes de l'histoire de Flandre au onzième siècle* (1836), *Baudouin bras de fer* (1854), roman qui se déroule à Gand, etc.

5. Le titre complet est : *Hembysse. Histoire gantoise de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*. L'auteur est né à Lennik dans le Brabant flamand et a passé à peu près toute sa vie à Gand.

6. Henri, plus tard Hendrik Conscience, né en 1812, était le fils d'un soldat français originaire de Besançon et d'une Flamande d'Anvers. Il écrivit d'abord quelques petits textes en français, avant de passer, en 1834, au flamand.

premier roi des Belges, Léopold I<sup>er</sup>. En 1828, il publia une Histoire de la Flandre et l'année d'après *De l'origine des communes flamandes*. Cette « flamandophilie culturelle » du jeune État conduisit, en 1851, à l'instauration du prix d'histoire de l'État belge. Un historien flamand, Kervyn de Lettenhove, venait de publier une monumentale *Histoire de la Flandre* (en 4 volumes, 1848-52). Or, l'Académie française avait « nominé » l'ouvrage pour un de ses prix mais y renonça finalement à cause du caractère par trop germanophile et antifrançais. Du coup, l'État belge comprit l'avantage qu'il pouvait tirer de cet ouvrage et lui décerna son premier prix d'histoire ! Une phrase suffira à illustrer la teneur de cette Histoire : « ce qui caractérisait surtout les populations flamandes, c'était le soin jaloux avec lequel elles conservaient leur langue et leurs mœurs jusqu'au jour où, l'indépendance nationale étant proclamée, elles seraient appelées à en former la base la plus solide et la plus puissante. » Pour l'auteur, les Flamands, par la ténacité à défendre leur identité, sont donc des Belges par excellence<sup>7</sup>. Selon Théodore Juste, d'ailleurs, la plupart des contemporains de Kervyn de Lettenhove défendaient « le caractère distinctif du peuple belge »<sup>8</sup>, compris comme un seul « peuple » et non plus comme l'amalgame heureux de deux « races ». Néanmoins, il est clair que, pour des raisons d'opportunité politique, la Belgique avait tout avantage à présenter la Flandre comme une métonymie de la jeune nation.

Du côté des historiens de la littérature écrivant en néerlandais, l'intérêt pour le passé flamand est tout naturel. Grâce à l'engouement romantique pour le moyen âge, ils se penchent sur les anciens textes en néerlandais, les éditent, les commentent. Citons pour mémoire le nom de Jan-Frans Willems et son *Belgisch Museum* (1837-1846), revue au titre significatif, et les professeurs Jan-Baptist David et Ferdinand A. Snellaert<sup>9</sup>.

Qu'en était-il de la poésie dans ces lointaines années ? Le prestige de Voltaire et des poètes romantiques français – Victor Hugo mais aussi Casimir Delavigne – était tel que deux auteurs néerlandophones,

7. Kervyn de Lettenhove semble estimer que les Flamands devraient désormais mettre leur pugnacité non plus à maintenir « leur langue » et « leurs mœurs » mais à promouvoir l'épanouissement du nouvel État.

8. Théodore Juste, *Histoire de Belgique*, Bruxelles, 1850 (1840). Cf. H.G. Moke, *Histoire de la Belgique*, Gand, 1843, 2<sup>e</sup> éd. : dans sa préface, l'auteur insiste sur la nécessité de ne pas isoler l'histoire des différentes provinces.

9. Jan-Baptist David est l'auteur d'une *Vaderlandsche Historie* (1842-1864) en dix volumes. La teneur patriotique de cette entreprise est confirmée par L. Wils, in *Biographie nationale*, t. 35, Bruxelles, 1970 : « Dans l'esprit de David, le Mouvement flamand était exclusivement un moyen de faire prospérer la Belgique et de la mettre en état de résister à un désir éventuel d'annexion par la France ». F.A. Snellaert (1809-1872) écrit son *Verhandeling over de Nederlandsche Dichtkunst* (1838 : Traité sur la poésie néerlandaise) dans le même esprit : « Les poètes flamands [...] nous charment avec des chants qui, mieux, que des baïonnettes, protègeront le bâtiment de l'État ».

nés à Maestricht, décidèrent de passer au français : Jean-Theodore Weustenraad<sup>10</sup>, né en 1805, et André Van Hasselt<sup>11</sup>, né l'année d'après. Mais un autre, Prudens Van Duyse, né en 1804 à Termonde, opta pour le néerlandais. Comme ses collègues prosateurs, ce poète était à la fois flamboyant et champion de l'union belge. Ses motifs sont clairs : « N'ayant pu continuer à être Néerlandais, je me félicite du moins d'échapper à l'annexion française par l'indépendance belge »<sup>12</sup>. Chez lui non plus, on ne trouve donc nulle trace d'une tension quelconque entre l'amour et la pratique du néerlandais d'une part et un patriotisme belge fervent d'autre part.

Dans le premier demi-siècle d'existence de la Belgique, aucune animosité entre les deux littératures ne se fit donc jour. Elles servaient toutes deux le dessein national et l'État belge les soutenait de façon égale. La littérature de Belgique, dans les deux langues, restera ainsi fougueusement patriotique jusque vers 1870-1880 environ. Un dernier avatar de cette veine est le chef-d'œuvre de Charles De Coster, *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs* (1867). Ce texte fondateur des lettres françaises de Belgique relate la révolte des Pays-Bas contre les suzerains Charles-Quint et Philippe II. La thèse du roman est claire : par un concours de circonstances fâcheuses, la Belgique n'a obtenu qu'en 1830 une autonomie qu'elle avait méritée, dans le sang comme il se doit, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Thyl, né à Damme, assisté de son compagnon Lamme Goedzak et de Nele, sa fidèle compagne, organise la résistance des gueux dans tout « le pays belgique ». En fait, De Coster invite ses contemporains à défendre tous ensemble, Flamands et Wallons confondus, leur héritage commun. Son désir de promouvoir un métissage original des deux cultures est même si fort qu'il saupoudre son français d'une foule de termes flamands, symbole du patrimoine unique des Belges.

## 2. Les années 1880 à 1940

### 2. 1. La politique

À partir de 1870, la situation politique change radicalement. Si, jusque-là, la Belgique officielle avait été francophone et flamandophile, la voilà qui devient franchement francophile et flamandophobe.

10. On cite souvent de lui deux poèmes parus dans le recueil *Poésies lyriques* (1848) : « Le remorqueur » (1841) et « Le haut-Fourneau », symboles du progrès technologique et de l'avenir souriant de l'humanité. Selon l'auteur, ces poèmes devraient « préparer les fondements de notre nationalité littéraire ».

11. Van Hasselt reste connu pour ses recueils *Primevères* (1834) et *Les Quatre incarnations du Christ* (1867).

12. *Biographie nationale*, t. 6, 1878, p. 418.

Flamandophobe, elle le devient par frustration lorsque les Flamands commencent à se rebiffer contre la primauté accordée au français. Bien sûr, très tôt après l'indépendance de 1830, certains Flamands avaient déjà revendiqué timidement la reconnaissance de leur langue<sup>13</sup>, mais ce n'est qu'à la suite de l'adoption du suffrage universel et pluriel que les Flamands revendentiquent et obtiennent peu à peu la reconnaissance de leur langue ancestrale. Ainsi, en 1873, ils obtiennent une première loi sur l'emploi des langues en matière de juridiction (la loi Cooremans) et, quelques années plus tard, une loi sur l'emploi des langues dans l'administration.

Francophile, la Belgique le devient à la suite de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Elle comprend que la menace militaire ne vient plus de l'Ouest mais de l'Est, non plus donc de la France mais de la Prusse germanique. La France apparaît désormais comme le meilleur allié du petit État. Du même coup, les Flamands deviennent des collaborateurs possibles de leurs cousins germains. C'est à ce moment que la Belgique entame un processus de communautarisation irréversible. La chaleureuse « *entente cordiale* » entre les deux cultures, au service d'une nation une et indivisible, commence à se refroidir.

## 2. 2. La littérature

Parallèlement, une mutation totale est entamée sur le plan culturel. À travers le demi-siècle qui mène de 1880 à 1940, on assistera à l'autonomisation progressive des lettres néerlandophones par rapport aux lettres françaises. Nous distinguons trois étapes.

### 2.2.1. Les années 1880-1914

La revue *La Jeune Belgique*, fondée en 1881, peut être caractérisée comme la dernière floraison belge d'une littérature en français, se nourrissant des modèles français et pratiquée avec le même zèle par des Flamands et des francophones d'origine. Dans le monde littéraire de ces années, on compte, à côté de quelques Wallons comme Albert Mockel, surtout des Flamands comme Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach et autres. Une dernière fois, le rêve d'une culture belge, d'une « âme belge »<sup>14</sup> suscite l'enthousiasme. En fait, il s'agit de l'ancien idéal patriotique mais modernisé et mis au goût du jour. Dorénavant, il n'importera plus de défendre le droit à l'existence du jeune État mais de manifester, face au monde, l'existence d'une culture

13. La Commission flamande (*Grievenscommissie*) fut chargée par le ministre de formuler les griefs flamands, de les examiner et d'indiquer les moyens de les redresser. F. Snellaert en fut le rapporteur.

14. Le grand promoteur de la croyance à une « âme belge » fut le juriste et écrivain Edmond Picard (1836-1924), fondateur, avec Octave Maus, de la revue *L'Art moderne*.

unique, faite d'un amalgame inédit et brillant entre les apports latins et germaniques. Le culte de l'art belge succède ainsi au culte de la patrie.

Il faut dire que le succès des Flamands francophones à cette époque était dû dans une large mesure à des circonstances favorables. Le goût du jour allait au Symbolisme, basé sur les théories de Schopenhauer, tenant d'un certain idéalisme. Au cœur de cette esthétique se trouve la foi dans une réalité supra-réelle qui échappe à la perception par les sens. Or, cette approche « mystique » du monde n'est-elle pas une donnée essentielle de la littérature néerlandaise depuis le moyen âge ? Rien d'étonnant en fait qu'un Maeterlinck ait commencé sa carrière par la traduction de *L'Ornement des noces spirituelles*<sup>15</sup> de Jan van Ruusbroec (ou Ruysbroeck). Personne n'était mieux placé que les auteurs d'origine flamande pour illustrer cette “vision” – au sens propre du terme – du monde. Rien d'étonnant non plus à ce que des recueils d'auteurs d'origine flamande, tels que *Les Soirs* (1888) d'E. Verhaeren, *Les Serres chaudes* (1889) de M. Maeterlinck, *La Chanson d'Ève* (1890) de Charles Van Lerberghe, des pièces comme *Pelléas et Mélisande* (1892) du même Maeterlinck ou des romans comme *Bruges-la-morte* (1892) de G. Rodenbach comptent parmi les plus belles pages que le Symbolisme nous ait values. Ces Flamands, bien que francophones, avaient apparemment une sensibilité plus grande que leurs collègues de France pour le « Rhythmus », le principe vital comme principe de base du monde, principe qui est au cœur du Symbolisme allemand. Ce n'est pas un hasard si des auteurs néerlandophones comme August Vermeylen et Alfred Hegenscheidt, contemporains des auteurs que nous venons de nommer, ont écrit les articles les plus importants sur ce principe du « Rhythmus »<sup>16</sup>.

Les Flamands francophones de ces années glorieuses ont illustré les lettres françaises de Belgique, personne n'en doute. Mais en outre, ils ont eu un impact inattendu sur leurs collègues néerlandophones. De par leur double appartenance culturelle, ils ont obligé leurs collègues et leurs successeurs écrivant en néerlandais à se pencher sur leur identité : si tant est que l'on peut écrire des œuvres flamandes en français, la langue serait-elle un élément accessoire dans la définition d'une culture ? Pendant plusieurs décennies, le sujet sera vivement et parfois

15. Dès 1885, Maeterlinck se met à traduire Ruysbroeck à partir de l'original flamand. L'ouvrage parut à Bruxelles chez P. Lacomblez.

16. Karel Van de Woestijne explique l'originalité des vers de Verhaeren par une affinité naturelle avec ce principe du « Rhythmus » : « Le “Rhythmus” est tout-puissant chez Verhaeren, au point que son vers libre, émergé de lui de façon naturelle, semble sa diction normale. Ce “rhythmus” est flamand à cent pour cent, accentué à la flamande, et cet accent est bien souvent renforcé par l'allitération et l'assonance. » Cf. *Verzameld Werk*, Uitgeversmaatschappij Manteau, Bruxelles, 1948-1950, in « *De roem van Emile Verhaeren* », p. 43.

âprement débattu. Karel Van de Woestijne soutiendra que l'identité d'un peuple se trouve davantage dans une certaine ambiance que déterminent le paysage, le dessin des villes et villages ainsi que le mode de vie<sup>17</sup>. Il estime que l'œuvre d'un Verhaeren par exemple est la marque d'une personnalité profondément flamande, non à cause des parents et ancêtres de l'auteur mais parce que le poète a été formé par la même conjoncture historique que ses collègues flamandophones. Verhaeren, dit-il, « est un Flamand comme nous le sommes presque tous » : c'est-à-dire un Flamand qui aime sa Flandre d'un amour... intellectualisé<sup>18</sup> ! La frustration que les auteurs flamands francophones éprouvent face à cet amour raisonnable expliquerait « l'aspect mystérieux chez Maeterlinck, le côté farouchement passionné chez Eekhoud, le grotesque généreux de Van Lerberghe dans Pan ». Privés de leur langue ancestrale et, partant, de leur public naturel, ces « déracinés » auraient tenté, inconsciemment peut-être, de forcer la dose « flamande » : l'hymne exubérant que porte Verhaeren aux *Flamandes* (1883) en est un exemple convaincant. Quoi qu'il en soit, les Flamands francophones ont obligé leurs collègues néerlandophones, au moins jusque vers 1920, à s'interroger sur ce qui pourrait constituer leur identité propre.

Mais en fait, la brillante réussite de *La Jeune Belgique* annonce le chant du cygne de « la littérature belge », au sens d'une littérature pratiquée par des représentants des deux cultures du pays. Au moment où cette revue décline à la suite de discussions esthétiques internes, le Bruxellois August Vermeylen lance, en 1893, une revue en néerlandais, *Van Nu en Straks* (D'aujourd'hui et de demain). Voilà le processus d'autonomisation des lettres néerlandaises définitivement engagé ! Il est normal que, pour l'instant, ces auteurs néerlandophones se tournent encore vers les collègues français : ainsi, la mise en page de leur revue reprend celle de *L'Art Moderne* et le titre est une adaptation de la revue française de Charles Morice, *La Littérature de tout à l'heure*. Quant aux principes esthétiques, les auteurs affiliés à *Van Nu en Straks* continuent à s'aligner sur les modèles esthétiques français, soit le symbolisme ou le naturalisme français. Même s'il leur arrive de chercher leur inspiration dans les lettres allemandes, ils se conforment à la perception française de ces sources<sup>19</sup>.

17. « Emile Verhaeren » (1906), in *Verzameld Werk van August Vermeylen*, t. IV, p. 155-193. Ce rédacteur de la revue *Van Nu en Straks* est aussi un essayiste, un poète et un romancier important. Il a été en outre le premier recteur de l'Université de Gand devenue néerlandophone.

18. *Verzamelde werken*, op. cit., t. IV, « Emile Verhaeren », p. 157-158 et 162 (article de 1906). Van de Woestijne y caractérise les Flamands francisés de la fin du siècle comme des « natures doubles », plus conscientes de leur fonds flamand grâce au contact avec la culture latine.

19. *Ibid.*, ma traduction.

Précisons par ailleurs qu'à cette époque aucune animosité n'opposait les tenants de l'une et de l'autre littérature. Vermeylen était l'ami de Verhaeren, d'Eugène Demolder, de Maurice Maeterlinck et de Charles Van Lerberghe ; le romancier flamand Cyriel Buysse fréquentait Maeterlinck et Grégoire Le Roy ; Karel Van de Woestijne entretenait des contacts suivis avec Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe et Le Roy. Vermeylen l'a d'ailleurs reconnu en 1901 : « Les fondateurs de *Van Nu en Straks* se trouvaient le plus près des auteurs franco-belges (pas des Wallons, comme le pense Netscher, mais presque tous des Flamands francisés) : ils ont grandi dans ce biotope artistique qui, à partir de Bruxelles, a fécondé notre Béotie et où le rôle dominant revient à La Jeune Belgique, aux XX et aux concerts du peuple de Dupont ». Aux alentours de 1900, Bruxelles était en effet le creuset où se retrouvaient des artistes de tout bord – écrivains, peintres, sculpteurs, graveurs –, francophones et néerlandophones<sup>20</sup>. On les comprend, car l'enjeu de leur lutte était le même : non plus la légitimation du jeune État mais l'autonomie de leur art ! Leurs ennemis communs s'appelaient : le provincialisme, le moralisme et le patriotisme chauvin. Leurs aspirations étaient identiques : l'ouverture aux cultures de l'étranger et aux conceptions esthétiques et philosophiques nouvelles.

Une entente exemplaire donc, mais plus pour longtemps. Car depuis l'existence de *Van Nu en Straks*, le choix de la langue devient un choix épineux : Cyriel Buysse, éduqué en français, passera au néerlandais ; d'autres, tels que Georges Eekhoud et Max Elskamp, ne franchiront pas le pas mais, d'après leurs propres dires, en souffriront. Quant à Stijn Streuvels et à Karel Van de Woestijne, ils optent carrément pour le néerlandais. Il est vrai que pour l'instant, ces auteurs écrivant en néerlandais suivent dans une grande mesure, mais non exclusivement, les modèles littéraires de la France : la poésie de Van de Woestijne par exemple ne se comprend pas sans l'apport de Baudelaire, tout comme les romans de Streuvels doivent beaucoup au naturalisme français<sup>21</sup>.

Si nous résumons la période allant de 1830 à 1914, nous pouvons affirmer que la littérature en Belgique, dans ses deux langues, a été animée par un même zèle patriotique et a suivi le même itinéraire esthétique, largement tributaire de la France. Précisons encore que les auteurs néerlandophones ont toujours été à la traîne de leurs collègues francophones : de *Conscience* à Van de Woestijne, ils ont pratiqué les genres dominants de la littérature française et ont suivi l'évolution du

20. Voir K. Geldof et V. Nachtergaele, « La Chanson d'Ève de Van Lerberghe, un hymne nietzschéen ? », *Les Lettres Romanes*, n° 3-4, 1986, p. 285-295.

21. « Frans Netscher over de Vlaamse ontwaking » (1901), in *Verzameld Werk van August Vermeylen*, t. II, p. 191 ; ma traduction.

goût littéraire en France<sup>22</sup>. Ce sont encore les auteurs francophones qui ont montré à leurs collègues néerlandophones la voie qui les conduira du régionalisme étriqué dans lequel ils pataugeaient à un niveau plus largement humain<sup>23</sup>. Mais la Première Guerre mondiale va modifier ces rapports conviviaux à tout jamais.

### 2. 2. 2. *Les années 1918-1940*

Après la Première Guerre mondiale, la néerlandisation de la vie publique en Flandre s'accélère. En 1930<sup>24</sup>, la néerlandisation de l'université d'État de Gand couronne un demi-siècle de luttes linguistiques. De bas en haut, les jeunes Flamands reçoivent désormais un enseignement dans leur langue maternelle : c'est la fin d'une tradition vieille de cent ans.

Les effets culturels se font sentir très vite. La plupart des jeunes auteurs flamands écrivent désormais en néerlandais, tel un Paul Van Ostayen. Du coup, les Verhaeren et les Maeterlinck n'ont plus que de rares successeurs en Flandre. Les lettres néerlandaises en Flandre mènent de plus en plus une vie propre et l'ancienne symbiose entre auteurs francophones et néerlandophones s'étiole. Les Flamands cherchent de plus en plus leurs modèles aux Pays-Bas. Ainsi, la frontière linguistique devient ce qu'elle n'avait jamais été : une frontière culturelle.

Pourtant, longtemps encore des auteurs flamands très doués continueront à écrire en français : que l'on pense à Marie Gevers, à Michel de Ghelderode, à Fernand Crommelinck ou à Franz Hellens. On n'a pas encore suffisamment étudié le rôle qu'ils ont joué à l'égard de leurs collègues flamands mais il semble bien qu'ils ont donné l'exemple d'une grande ouverture à l'Europe culturelle. Le rôle des revues *Le Disque vert* (1922-1929) de Franz Hellens ou du *Groupe du lundi* (1937) a certainement été très important pour les lettres néerlandaises. Des Flamands francophones tels que M. de Ghelderode et René Verboom, outre F. Hellens et M. Gevers, en faisaient d'ailleurs partie. L'œuvre cosmopolite d'un Paul Van Ostayen n'aurait pas été possible sans l'apport de Verhaeren, de Claudel, de Whitman, de Tagore et des expressionnistes allemands, tous auteurs que le *Disque Vert* avait introduits chez nous.

22. Les aperçus de la littérature néerlandaise au XIX<sup>e</sup> siècle montrent une activité intense, dans les Chambres de Rhétorique par exemple, mais à peine des auteurs et des œuvres intéressants.

23. Nous mentionnons entre autres Henry Van de Velde, Xavier Mellery, George Minne, Theo Van Rysselberghe et James Ensor. Minne illustra des ouvrages de Verhaeren et de Maeterlinck, Franz Hellens fit appel à Jules De Bruycker, etc. Pour les artistes d'alors, la langue n'était pas une barrière, grâce sans doute au bilinguisme généralisé des intellectuels flamands.

24. Signalons que la place de Guido Gezelle reste exceptionnelle : ayant choisi d'écrire dans une variante originale du flamand, ce poète génial est resté en dehors de l'évolution des littératures tant néerlandaise que française du pays.

Mais ne croyons pas que la tendance régionaliste, vieux démon des lettres de Flandre, meure du premier coup. À côté de quelques vrais chefs-d'œuvre fortement ancrés dans la vie folklorique et locale – nous pensons aux romans *Pallieter*, 1916, de Felix Timmermans, et *De Witte*, 1920, d'Ernest Claes –, ce sont surtout des récits ne dépassant guère l'anecdote qui font florès. Mais la nouvelle ouverture au monde produit aussi un effet nouveau : les auteurs néerlandophones s'inspirent désormais directement des sources étrangères, sans passer par l'entremise de leurs collègues francophones. Si influence française il y a, elle vient désormais directement de la France : Van Ostaejen s'inspire de Claudel (et de Verhaeren, il est vrai), le poète Jan van Nijlen de Jammes et de Péguy, le romancier Streuvels de Zola et de Maupassant, etc. En outre, les modèles français subissent de plus en plus la concurrence des exemples hollandais, allemands, scandinaves et même russes. Les parallélismes que l'on constate encore à cette époque entre les lettres néerlandaises et françaises de Belgique ne s'expliquent plus par l'impact des uns sur les autres mais par une même participation directe aux évolutions européennes.

### 3. Après 1945

Après la Deuxième Guerre mondiale, le paysage politique et littéraire en Belgique n'est plus du tout ce qu'il avait été jusque-là. Les deux communautés linguistiques se chamaillent sérieusement à l'occasion de la question royale. Depuis cette querelle, le destin de la communauté s'oriente chaque jour un peu plus vers une autonomie toujours plus grande. La loi Saint-Michel de 1993, qui a transformé la Belgique en un État fédéral comptant trois communautés – francophone, néerlandophone et germanophone – en est, provisoirement peut-être, le dernier avatar.

Sur le plan littéraire, les deux littératures – en français et en néerlandais – s'ignorent tranquillement. Nulle trace d'une interaction quelconque. Pierre Mertens apprécie Hugo Claus, qui lui rend la pareille, mais d'influence réciproque, point. Sans doute, certains Flamands continuent à écrire en français des œuvres marquées par leur Flandre natale : Marie Gevers chante la Campine anversoise et Jacques Brel « le plat pays qui est le mien », Suzanne Lilar n'oublie pas sa ville de Gand ni Paul Willems ses polders, Liliane Wouters continue, en français, la filière de la poésie lyrique néerlandaise que, par ailleurs, elle traduit si bien. Mais on ne peut pas prétendre que ces auteurs aient quelque impact sur leurs collègues néerlandophones. Désormais, les auteurs flamands francophones apparaissent dans la vie littéraire de la Flandre comme des archaïsmes, spécimens d'une osmose à jamais révolue.

Tous les contacts entre nos deux littératures nationales ne sont pourtant pas rompus. Nous pensons aux traductions de plus en plus

fréquentes, traductions sans lesquelles les jeunes Flamands – et sans doute aussi les jeunes francophones – n'auraient plus accès aux œuvres de leurs voisins les plus proches. Mais il est clair que dorénavant il s'agit d'information, non d'inspiration.

Nous sommes donc bien loin de la situation de 1830 ! D'une littérature unique – même langue, même esthétique, même inspiration patriotique, même public –, nous sommes arrivés à la coexistence de deux littératures autonomes, se servant de deux langues différentes, s'orientant l'une sur les modèles esthétiques de la France et l'autre sur ceux du monde anglo-saxon. En fait, pour être tout à fait exact, le titre de cet article devrait donc être : « d'une littérature les autres » ! Ainsi, le fait littéraire en Belgique reflète l'histoire de ce pays. Mais peut-être augure-t-il aussi de son avenir : l'intérêt récent – et assez timide encore, il est vrai – que les communautés commencent à porter à la littérature du voisin, préfigure-t-il un nouveau type de rapports entre elles ?

\*  
\* \* \*

Nous espérons avoir montré par cet aperçu rapide de l'histoire des rapports entre nos deux littératures qu'il reste du pain sur la planche pour les spécialistes de littérature comparée.

D'une part, le rôle de la plupart de nos auteurs francophones, Flamands ou Wallons, de 1830 à nos jours, reste mal connu en France. Il suffit de consulter quelques grandes histoires de la littérature française pour constater cette lacune : ou bien on les ignore tranquillement ou bien on les intègre sans plus dans l'histoire des lettres françaises. Deux pratiques qui ne rendent pas justice à nos auteurs. L'intérêt accru pour les littératures non hexagonales devrait s'étendre aussi aux auteurs belges.

D'autre part, les auteurs francophones d'origine flamande mériteraient une approche plus respectueuse de leur statut ambivalent. Ici encore, le risque d'une récupération pure et simple, cette fois par les lettres françaises de Belgique, est réel. Mais, pire encore, les histoires de la littérature néerlandaise en Belgique les ignorent totalement ! Pourtant, des auteurs comme De Coster, Verhaeren, Maeterlinck, Ghelderode, Françoise Lilar, Liliane Wouters, Jacques Brel et tant d'autres ont placé la Flandre sur la carte mondiale des littératures. Qu'on le veuille ou non, à un moment donné, ils ont fait partie intégrante de l'activité culturelle en Flandre. Les Flamands d'aujourd'hui ne peuvent les ignorer, sous peine d'amputer leur histoire d'un chapitre essentiel.

Vic NACHTERGAELE  
Katholieke Universiteit Leuven,  
Campus Kortrijk

## Orientation bibliographique

### 1. Sur les rapports entre les lettres françaises et néerlandaises en Belgique

- NACHTERGAELE, V., « Roman historique (1827-1850) et identité nationale », in *L'Écrivain belge devant l'histoire*, Colloque international organisé à l'Université de Marbourg (1990), Frankfurt am Main, 1993, p. 9-24.
- Les Avant-gardes littéraires en Belgique. Au confluent des arts et des langues (1880-1950)*, sous la direction de Jean Weisgerber, Bruxelles, Labor, 1991.
- NACHTERGAELE, V., « La réception du symbolisme franco-belge en Flandre », in *Oeuvres et critiques*, XVII, 2, Revue internationale d'étude de la réception critique des œuvres littéraires de langue française, Gunter Narr Verlag Tübingen, 1992, p. 19-39.
- BIRON, M., *La modernité belge. Littérature et société*, Bruxelles/Montréal, Labor, Les Presses de l'Université de Montréal, 1994.
- NACHTERGAELE, V., « La réception d'Émile Verhaeren en Flandre », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 77, 1999, Fasc. 3 : Langues et littératures modernes, p. 713-732.
- GUNNESSON, Ann-Mari, *Les écrivains flamands et le champ littéraire en Belgique francophone*, Romanica Gothoburgensia, XLVIII, Göteborg, 2001, 240 p.

### 2. Sur les lettres françaises de Belgique

- Textyles*, Revue des lettres belges de langue française, Bruxelles, depuis 1985.
- OTTEN, M., « Situation du symbolisme en Belgique », in *Les Lettres romanes*, 1986, n° 3-4, Centenaire du Symbolisme en Belgique, p. 203-209.
- GROSS, S. et J. THOMAS, *Les Concepts nationaux de la littérature. L'exemple de la Belgique francophone. Une documentation*, 2 vol., 200 et 406 p., Aachen, 1989.
- QUAGHEBEUR, M., *Lettres belges entre absence et magie*, Éd. Labor, Bruxelles, 1990, 479 p.
- Lettres françaises de Belgique*. Dictionnaire des œuvres, sous la direction de R. Frickx et R. Trousson, Paris-Gembloux, Duculot, 1988-1994, 3 vol. (t. 1 : le roman ; t. 2 : la poésie ; t. 3 : l'essai et le théâtre) ; un supplément sur 1980-1990.
- La Belgique telle qu'elle s'écrit. Perspectives sur les lettres belges de langue française*. Études rassemblées par Renée Linkhorn, Peter Lang Verlag, Belgian Francophone Library, vol. 4, 1995, 404 p.
- QUAGHEBEUR, M., *Balises pour l'histoire des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Labor, 1998.
- Littératures belges de langue française. Histoire et perspectives (1830-2000)*, sous la direction de Chr. Berg et P. Halen, Le Cri, Bruxelles, 2000, 701 p.

On peut consulter sur internet la Bibliographie de Belgique de la Bibliothèque Royale à Bruxelles :

<http://www.kbr.be/fr/bb/Bbst1.htm>